

## L'intervention par l'image

Béatrice Fleury et Jacques Walter

---



### Édition électronique

URL : <https://journals.openedition.org/questionsdecommunication/19103>

DOI : [10.4000/questionsdecommunication.19103](https://doi.org/10.4000/questionsdecommunication.19103)

ISSN : 2259-8901

### Éditeur

Presses universitaires de Lorraine

### Édition imprimée

Date de publication : 1 octobre 2019

Pagination : 115-123

ISBN : 9782814305540

ISSN : 1633-5961

### Référence électronique

Béatrice Fleury et Jacques Walter, « L'intervention par l'image », *Questions de communication* [En ligne], 35 | 2019, mis en ligne le 01 octobre 2019, consulté le 21 janvier 2022. URL : <http://journals.openedition.org/questionsdecommunication/19103> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/questionsdecommunication.19103>

---



BÉATRICE FLEURY

Centre de recherche sur les médiations

Université de Lorraine

F-54000

beatrice.fleury[at]univ-lorraine.fr

JACQUES WALTER

Centre de recherche sur les médiations

Université de Lorraine

F-57000

jacques.walter[at]univ-lorraine.fr

## L'INTERVENTION PAR L'IMAGE

Dans la 34<sup>e</sup> livraison de *Questions de communication*, André Gunthert (2018), chercheur à l'École des hautes études en sciences sociales, développe un propos qui prend place dans des problématiques qu'il aborde de longue date. Celles et ceux qui ont lu son ouvrage *L'Image partagée. La photographie numérique* (2015) ou qui fréquentent le carnet de recherche qu'il consacre aux cultures visuelles<sup>1</sup> y retrouveront les thématiques qui sont chères au chercheur, ainsi que son souci de déjouer les pièges des idées reçues en mettant à profit son savoir sur l'image. Car ce spécialiste de la photographie est aussi un promoteur des études visuelles françaises comme il le précise sur la page « À propos » de son carnet de recherche *L'Image sociale*<sup>2</sup>. Au demeurant, ces études sont investies par des chercheur·e·s de plusieurs disciplines (par exemple, voir le chapitre « Images, cinéma, médias audiovisuels et industries culturelles » de

<sup>1</sup> Accès : <https://imagesociale.fr/>.

<sup>2</sup> Accès : <http://imagesociale.fr/a-propos>.

*Dynamiques des recherches en sciences de l'information et de la communication*, 2018) qui se penchent, entre autres sujets, sur les modes d'intervention par l'image dans l'espace public.

En outre, comme les participant·e·s à ces « Échanges », André Gunthert prend au sérieux la conversation sur les réseaux sociaux. En cela, les un·e·s et les autres sont loin de la position d'un Marc Fumaroli (1992 : 3670) qui réfute ou ne « croit » plus à la conversation dans un monde réputé communicationnel. Pour lui, « par une ironie bien significative, le mot "conversation" a été adopté par la cybernétique et la sociologie de la communication : il désigne, dans leurs langues spécialisées, aussi bien le dialogue entre ordinateurs que les échanges d'information dans la vie quotidienne ». Il précise que

« converser suppose une égalité de droit et de fait entre partenaires cooptés, et peu nombreux. Cela suppose aussi la présence invisible et vivante parmi eux d'interlocuteurs absents, les classiques, amis de toujours et de partout. Communiquer, en revanche, suppose un égalitarisme de droit entre récepteurs et émetteurs contemporains, en nombre illimité. En échange de cette entrée dans le réseau, ces interlocuteurs interchangeables dépouillent toute qualité personnelle, gage de raison d'être de leur liberté ; ils renoncent aussi à mettre en œuvre la rhétoricité de la langue, son énergie son ironie, son esprit, sans lesquels la liberté reste sans voix. On entre en communication comme on entre en concentration [sic], avec un numéro matricule : on est là pour recevoir et transmettre les informations, sans rapport ni avec la vérité, ni avec la beauté, ni avec le bonheur » (*ibid.* : 3669/3670).

Chacune et chacun, la raison aidant, jugera ce qu'il en est... *O tempora, o mores...* !

Dans sa contribution « La visibilité des anonymes. Les images conversationnelles colonisent l'espace public », André Gunthert (2018) traite de la transformation de la photographie qui, tout au long de son histoire, serait passée « de l'album aux réseaux sociaux » et qui, de la sorte, aurait conduit « l'image privée d'autrefois [à accéder] à l'exposition publique, multipliant son impact social dans des proportions inédites ». Loin de n'y voir qu'une explosion des pratiques photographiques qui brouillerait le schéma de la confrontation entre des amateurs et des professionnels – que, de surcroît, il compare à l'apparition de l'outil photographique au début du *xx*<sup>e</sup> siècle –, l'auteur place au cœur de son analyse l'influence et l'intervention des supports sur la visibilité des sujets. En effet, si l'album photographique faisait sens au sein d'un cercle familial, les réseaux numériques multiplient l'impact social des images privées, les intégrant dans une conversation en ligne que l'historien nomme « images conversationnelles ».

Ceci posé, André Gunthert présente quatre pistes de réflexion qui enrichissent le présupposé concernant les « images conversationnelles » : « Du privé au public », « Conflits de visibilité », « Les nouveaux documents du débat public », « La critique conversationnelle ». Pour chacune, le chercheur insère des clichés photographiques qui lui permettent de pointer des contradictions sociales. Par exemple, quand il est question du passage entre statuts privé et public des photographes amateurs, le chercheur décrit deux clichés vis-à-vis desquels leurs auteur·e·s ont usé de prudence avant de les publiciser, qu'il s'agisse d'un cadre privé (famille) pour l'une, ou d'un cadre public (intervention politique) pour l'autre (plus largement sur les notions de public et privé, voir Privat, Fontaine, 2017). Ainsi en vient-il à proposer un

au-delà de la production de l'image pour interroger sa socialisation. Concernant les conflits de visibilité, il décortique et contextualise les ressorts des condamnations à l'encontre de l'exhibition de soi pour constater, si besoin en était, « la colonisation de la sphère publique par la présence visible, trop visible, d'identités, de corps et d'habitus intrusifs ». Et, à propos des documents du débat public, André Gunthert montre comment la valeur élevée du document visuel perturbe les frontières entre médias traditionnels et réseaux sociaux au point, dans certaines affaires à fort retentissement, de les faire exploser. D'ailleurs, c'est une perturbation du même ordre que l'on retrouve dans la section consacrée à la critique conversationnelle où la viralité de plusieurs vidéos aurait permis, selon l'auteur, de restituer la réalité de faits (dont certains de violence policière) et de contribuer à l'animation du débat public et, plus largement, à la formation de l'opinion.

Si la contribution d'André Gunthert est stimulante, celles des trois chercheur·e·s qui discutent ses propositions la prolongent, mais selon un point de vue dont on saisit d'emblée la filiation avec le parcours scientifique de chacun. Par exemple, Claire Balleys aborde la question de la libération sexuelle dans des *vlogs* (vidéoblogs), rendant opératoire l'approche de l'historien·ne sur un terrain particulier: En effet, cette sociologue de la communication (Haute école spécialisée de Suisse occidentale, Genève), spécialiste des pratiques sociales des adolescent·e·s sur l'internet (e.g. Balleys, 2015), mène des recherches qui articulent intimité et genre. Dans le présent article, elle met à profit les travaux antérieurs sur ces questions. En historicisant l'idée d'image conversationnelle, David Douyère, chercheur en sciences de l'information et de la communication (Université de Tours), met pour sa part à contribution ses travaux sur le sacré ou la religion (e.g. Douyère, 2014) pour nuancer l'idée d'une image conversationnelle par trop présentiste. Quant à Ulrike Lune Riboni (Université Paris 8 – Vincennes-Saint-Denis), chercheuse en sciences de l'information et de la communication, ses recherches sur les luttes sociales et politiques (e.g. Riboni, 2016) la conduisent, elle aussi, à nuancer – ou complexifier – les propositions d'André Gunthert, mais en inscrivant l'image conversationnelle dans un cadre militant.

La lecture de ces trois contributions permet au lecteur de s'imprégner d'un terrain riche et foisonnant et de mesurer aussi l'impossibilité d'en fixer précisément les contours, tant en termes d'objets que de méthodologies. Les lignes qui suivent présentent donc quelques repères qui guideront la lecture des textes en revenant sur les contenus de chacun pour les mettre à l'épreuve du propos d'André Gunthert.

## Dire et revendiquer la libération sexuelle *via* des *vlogs*

Pour Claire Balleys, la diffusion fulgurante des *vlogs* intimistes configure « un nouveau type de féminisme » dont l'objectif est d'être utiles et de faire passer un message. Dans ces *vlogs*, mobilisation en ligne et visibilité de l'intime sont associées ; une articulation qui permet à l'auteure de prolonger l'analyse d'André Gunthert sur « "l'impact social" des images circulant en ligne ». Cette perspective est d'autant

plus pertinente que, étant en lien avec le problème de la formation de l'opinion, la mobilisation se positionne sur la voie du changement social. Partant de là, Claire Balleys se propose « de déconstruire le format de confession intime » afin de comprendre « ce féminisme juvénile, créé et diffusé entre pairs, profondément ancré dans l'expérience intime ». Ce qui s'inscrit encore dans le courant des recherches sur l'identité numérique (Malbois, 2019).

En étudiant trois *vlogs* réalisés par deux femmes de 22 ans – Chloé et Carolina –, la sociologue met en évidence un double mouvement : l'un qui part de l'expérience sociale de la féminité pour en venir au récit intime de la sexualité ; l'autre qui fait le trajet inverse en partant de l'expérience intime pour l'élargir à son destin social. Elle précise que les sujets développés rassemblent non seulement parole experte et témoignage, mais les placent aussi sur un pied d'égalité. Une disposition couronnée de succès : ce dont attestent les commentaires postés tout comme le nombre de vues enregistrées sur la plateforme. Enfin, le discours de ces *vlogs* est militant ; il dénonce notamment la honte sociale qui accompagne le plaisir féminin, l'expérience personnelle des youtubeuses leur servant d'exemples pour nourrir les arguments avancés.

Les youtubeuses fondent leur démarche sur une critique de l'institution dont elles considèrent qu'elle est défaillante en matière de sexualité, d'un point de vue « pédagogique ». Ainsi favorisent-elles une démarche collaborative en s'appuyant sur le témoignage des jeunes filles ou garçons qui les suivent. Tel est le cas de Carolina qui, en sollicitant la participation de son public masculin, l'encourage à faire part des peurs ressenties dans le domaine de la sexualité. Une sollicitation qui permet à la jeune femme de dénoncer les injonctions et pressions sociales mais aussi de les déconstruire, notamment en évoquant sa propre expérience de l'anatomie masculine pour faire fi des aspects normatifs la concernant. Dans un cas comme celui-ci, l'intimité se révèle être une ressource symbolique importante qui permet à un groupe de pairs (par l'âge, les préférences, les habitudes...) d'entretenir des liens en dehors du cercle familial et de constituer un « "nous" [...] qui prend la forme d'un territoire intime et exclusif constitué entre ses membres ». En termes de recherche, l'intimité se révèle également être une ressource pertinente pour comprendre la nature des liens à l'intérieur de groupes particuliers.

Ainsi le raisonnement de la sociologue diffère-t-il de celui d'André Gunthert, non pas sur le principe selon lequel l'échange de savoirs au sein d'un même groupe de personnes est important ou bien encore sur la thématique de la visibilité, mais sur l'importance que joue le registre de l'intimité dans ce cadre. En effet, telle que la partagent ici les youtubeuses, l'intimité ne remplit pas une fonction testimoniale : « Elle a valeur en soi ». Qu'entend la chercheuse par ce qui peut sembler une formule ? En fait, cette intimité sexuelle que Chloé et Carolina élargissent à des problématiques sociales n'est ni illustratrice, ni le seul point de départ de discours encourageant la conscientisation politique : « Elle est la clé de voûte d'un modèle féminin qui assume publiquement ses désirs et ses plaisirs sexuels ».

## Sources et ressources de la colonisation iconique de la conversation

David Douyère est un esprit sensible à l'insolite. N'ouvre-t-il pas son propos par la capture d'un échange conversationnel au sujet d'une image dans un restaurant libanais : « – Je lui ai envoyé deux cochons d'Inde ! – Les cochons d'Inde, il va croire que c'est nous ! » La saynète est évidemment contextualisée et commentée pour aboutir au constat que l'image est bien un élément d'échange, que ce soit en termes de support ou de motif. Elle parle tout autant qu'elle est parlée. En ceci, David Douyère est en congruence avec André Gunthert. *De facto*, son approche n'est pas tant une discussion de la thèse défendue dans le texte au fondement de ces « Échanges » que son prolongement ou encore l'exploration d'autres facettes des questions posées. Ou, plus qu'explorateur, on pourrait avancer que le chercheur en sciences de l'information et de la communication adopte le geste de l'archéologue. Un archéologue du ou des savoirs.

Pour preuve sa référence initiale à l'image mentale, notion utilisée par exemple en communication, en psychologie expérimentale ou cognitive, ou en encore en philosophie, discipline qui recèle une longue tradition en la matière. Puis, cap sur la psychanalyse, avec la notion d'extimité appliquée à l'image. Ce qui, à la manière d'un Theodore Zeldin (1998) conversant sur... la conversation, permet d'opérer une distinction pertinente et « une réflexion sur l'image conversante (prenant part à la conversation) ou conversationnalisée (mise au centre de la conversation) ». Pour autant, ces fouilles n'éloignent pas du contemporain. Elles y ramènent. Elles font signe pour que les images conversationnelles, chères à André Gunthert, soient analytiquement réinscrites dans les plateformes industrielles numériques qui participent à leur configuration (on s'intéresse de plus en plus à la « plateformesisation »...) et soient articulées aux compétences sociales que leurs usages requièrent. Ce faisant, le chercheur en sciences de l'information et de la communication met l'accent sur les façons dont se jouent des processus de démédiatisation/remédiatisation d'images d'anonymes ou d'anonymisés. Autrement dit, l'analyse de la visibilisation/invisibilisation ne peut être déconnectée de celle des dispositifs (Appel, Boulanger, Massou, 2010) et des relations aux publics (*Publictionnaire. Dictionnaire encyclopédique et critique des publics*). Dans une certaine mesure, la discussion menée par David Douyère invite à mettre l'accent sur le visible et l'invisible, tout comme sur le dit et le non-dit. Et pas nécessairement à l'aune d'une herméneutique ! L'observation des pratiques, toujours situées socialement et politiquement, est alors à la base d'une mise en garde : l'image conversationnelle ne saurait être systématiquement un « instrument du bien », du bien public ou du bien commun (Proeschel, 2019). Ni bonne ni mauvaise par essence, elle peut cependant être examinée sous l'angle d'une sociologie des valeurs (Heinich, 2017, 2018a). Rapport au religieux quand David Douyère fait surgir des filiations avec les images pieuses en régime chrétien qu'il soit catholique (ordination, communion...) ou orthodoxe (icône...), et les « conversations » afférentes. Il y va ainsi d'un rapport au sacré qui revêt plusieurs figures (Boutaud, Dufour, 2013). Traditions de pratiques, cette fois plus récentes,

remémorées par l'auteur; la carte postale illustrée, le film de famille... Ce qui ne revient pas à l'affirmation d'un « rien de neuf sous le soleil », mais plutôt à tirer parti de possibles comparaisons qui éclaireraient mieux ce qui singulariserait l'image conversationnelle au présent, soit « l'image flux de la présence connectée », celle des autres, celle de soi. D'où l'insistance sur l'impact de l'équipement technologique, en évolution permanente, dans la colonisation iconique de la conversation, sachant que l'écriture qui peut l'accompagner et la matérialiser est, comme le rappelle à juste titre David Douyère, elle aussi une image.

## Dans la tradition critique...

Ulrike Lune Riboni trace son propos dans le sillage de la tradition critique du Centre d'études sur les médias, les technologies et l'internationalisation (Cemti) dont elle est membre (voir Granjon, 2015, 2016) et de ses études de terrain sur le recours à la vidéo durant la révolution tunisienne (Riboni, 2016). C'est ainsi que, tout en marquant son accord avec la perspective générale adoptée par André Gunthert, elle veut éclaircir plusieurs éléments du raisonnement de ce dernier.

En premier lieu, elle montre que, dans certains réseaux sociaux numériques, le clivage entre public et privé est moins tranché qu'il y paraît. Dans le droit fil de la sociologie des usages et de travaux de ce courant datant de la première décennie des années 2000, elle rappelle que les internautes ont des stratégies diverses sur ce plan. Remontant plus avant dans les filiations ou dans les comparaisons, la chercheuse en sciences de l'information et de la communication s'appuie sur les réflexions de Pierre Bourdieu (1965) au sujet des « usages sociaux de la photographie » pour établir des persistances, mais aussi des infléchissements tels l'élargissement de ce que le concept de « famille » peut recouvrir aujourd'hui, ou encore le poids de l'individualisme dans la construction des identités. Bref, à l'instar de David Douyère, Ulrike Lune Riboni insiste sur une nécessaire sociologisation de l'analyse des pratiques qui ne peut se confiner à l'explication par les seules conditions de visibilité.

En deuxième lieu, à la lumière de ce qui se passe durant des mobilisations sociales, elle s'efforce de dissiper une confusion fréquente : une image produite par un individu n'est pas synonyme d'image « privée ». Et quand la personne dissimule son visage sur celle-ci, ce n'est pas automatiquement en raison du « droit à l'image », mais parfois pour ne pas être reconnu par une instance policière. C'est là l'une des distinctions à introduire face au recours mal maîtrisé, en France, de la notion de *privacy* (Caselli, 2014), avec des conséquences analytiques en termes de visibilité/invisibilité ou de stratégie de visibilisation/invisibilisation. Ceci étant bien sûr en prise avec une forte dimension politique jouant de l'une et de l'autre suivant les contextes et les causes à promouvoir ou défendre. Un tel positionnement conduit la chercheuse à revisiter en profondeur ce qui est appelé « image anonyme » ou « visibilité des anonymes ». Il serait tentant de poser un diagnostic en s'appuyant sur un classique et englobant mobile de classe ou de domination. Mais ce serait

aller vite en besogne. Ulrike Lune Riboni prend au sérieux la tension entre intérêt à la visibilité ou à l'invisibilisation, liées à des questions d'identité qui font souvent débat (voir, par exemple, Heinich, 2018b ; Richard, 2019). D'où aussi la proposition consistant à considérer l'invisibilité comme une ressource, là encore en faisant preuve de subtilité puisque les ressources sont inégalement distribuées. Pour preuve, les références à plusieurs « séquences » chaudes, tant sur le plan politique que médiatique, de l'affaire Benalla (2018) aux « Gilets jaunes » (2018-2019), en passant par le clip « Pendez les blancs » du rappeur Nick Conrad (2018), dans lesquels les activités sur réseaux sociaux numériques ont un rôle important.

En troisième lieu, reprenant le titre d'un ouvrage de Paul Ricoeur (1969), ces cas et leur examen mettent l'accent sur un « conflit des interprétations », si ce n'est des conflictualités entre différents espaces publics. Dans le droit fil d'une certaine tradition critique, ce sont donc les notions de « contre-public », élaborée par Nancy Fraser (voir Julliard, 2019), ou de « public oppositionnel », élaborée par Oskar Negt (voir Neumann, 2018), qui sont mises à l'épreuve. Sans compter le passage par la notion de « communauté émotionnelle » qui connaît un certain succès (Rosenwein, 2000) ou de réflexions sur le rapport entre l'espace public et l'internet (Dahlgren, 2012).

## Conclusion

Comme quoi, le chantier ouvert par André Gunthert est complexe et nécessite des articulations théoriques subtiles. Il n'y a pas d'univocité possible dans l'interprétation des faits qui se jouent des catégories toutes faites et étanches. Et les images conversationnelles de récits de soi ne sauraient se confondre avec d'autres à vocation documentaristante ou informationnelle, quand bien même, ici, leur point commun réside-t-il dans l'anonymat. Dans ces conditions, on ne comprend que mieux que les discutant-e-s se retrouvent, avec des intensités diverses sur trois mouvements peu ou prou en interaction : sociologiser, tenir compte de stratégies de visibilité/invisibilisation, accorder du poids à la politisation. Nouveauté radicale dans l'analyse de l'image ? Répondre positivement serait excessif. Nier les avancées serait franchement faux. Alors ?

Chacun, ou presque, sait que la littérature sur ces sujets est immense. En langue française et dans d'autres qui n'attendent qu'une traduction... Ce qui revient à poser le constat que le maillage avec d'autres travaux ne peut qu'enrichir la perspective, aussi bien pour souligner des continuités que marquer des discontinuités<sup>3</sup>. En voici trois exemples. À partir de la belle anthologie éditée par Emmanuel Alloa (2011) sous le titre *Penser l'image*, il est aisé d'établir des filiations et des ruptures dans les manières de penser les logiques imaginaires et surtout en ce qui concerne *l'intervention par l'image*. Sous cet angle, *Théorie de l'acte d'image* d'Horst Bredekamp (2007)

<sup>3</sup> Les auteure-s remercient leur collègue Jean-François Diana qui a « échangé » avec générosité sur la littérature disponible en la matière.



constitue un moyen de raffiner l'analyse, tant en raison de l'accent que met cet auteur sur la *potentia* (potentialité) de l'image que de sa transposition du *speech act* de John L. Austin (1962) et John R. Searle (1969), sans pour autant en arriver bien sûr à l'image conversationnelle en tant que telle. Enfin, *Figures publiques* d'Antoine Litli (2014) offre l'occasion de développer l'art du contrepoint. Il plonge dans la « modernité », donc depuis le mitan des années 1700, et stimule l'attention sur les variations historiques des entrelacs public/privé, de même qu'il ouvre l'horizon de la comparaison. Dûment identifiées ou anonymes, les figures publiques – qui naviguent entre gloire, réputation ou célébrité – peuvent défier l'écoulement du temps, mais aussi tomber tôt ou tard dans l'oubli. Affaire de construction d'une image dans l'espace public ? Oui, dès lors qu'un horizon d'attente est ou n'est plus au rendez-vous. Toutefois, une telle formulation est évidemment réductrice. Elle est juste une invite à mieux baliser l'étendue du chantier: Et l'on n'a certainement pas fini de converser à ce propos.

## Références

- Alloa E., éd., 2011, *Penser l'image*, Dijon, Les Presses du réel.
- Appel V., Boulanger H., Massou L., dirs, 2010, *Les Dispositifs d'information et de communication. Concepts, usages et objets*, Bruxelles, De Boeck.
- Austin J. L., 1962, *How to do Things with Words*, Cambridge, Harvard University Press.
- Balleys C., 2015, *Grandir entre adolescents. À l'école et sur Internet*, Lausanne, Presses polytechniques et universitaires romandes.
- Bourdieu P., dir., 1965, *Un art moyen. Essai sur les usages sociaux de la photographie*, Paris, Éd. de Minuit.
- Boutaud J.-J., Dufour S., dirs, 2013, « Figures du sacré », *Questions de communication*, 23.
- Bredenkamp H., 2007, *Théorie de l'acte d'image*, trad. de l'allemand par F. Joly en collab. avec Y. Sintomer, Paris, Éd. La Découverte, 2015.
- Casilli A., 2014, « Comment le web redéfinit la notion de vie privée », *La Revue des médias*. Accès : <https://larevuedesmedias.ina.fr/comment-le-web-redefinit-la-notion-de-vie-privée>.
- Dahlgren P., 2012, « Web et participation politique : quelles promesses et quels pièges ? », *Questions de communication*, 21, pp. 13-24.
- Douyère D., 2014, « L'image de piété chrétienne, objet-support de la croyance ? Communiquer la foi par l'image, de l'imprimé au numérique », *Recherches en communication*, 38, pp. 29-46.
- Dynamiques des recherches en sciences de l'information et de la communication*, 2018, Conférence permanente des directeurs-trices d'unités de recherche en sciences de l'information et de la communication. Accès : <http://cpdirsic.fr/wp-content/uploads/2019/08/dyresic-web-08-2019.pdf>.
- Fumaroli M., 1992, « La conversation », pp. 3617-3675, in : Nora P., dir., *Les Lieux de mémoire*, Paris, Gallimard, 1997.
- Granjon F., 2015, « Du matérialisme comme *principium* d'un agenda de la recherche critique en communication », *Questions de communication*, 28, pp. 157-190.

- Granjon F., 2016, « Des échelle de la critique. Réponses », *Questions de communication*, 30, pp. 181-218.
- Gunthert A., 2015, *L'Image partagée. La photographie numérique*, Paris, Éd. Textuel.
- Gunthert A., 2018, « La visibilité des anonymes. Les images conversationnelles colonisent l'espace public », *Questions de communication*, 34, pp. 133-154.
- Heinich N., 2017, « Dix propositions sur les valeurs », *Questions de communication*, 31, pp. 291-313.
- Heinich N., 2018a, « Pour une sociologie axiologique », *Questions de communication*, 33, pp. 153-168.
- Heinich N., 2018b, *Ce que n'est pas l'identité*, Paris, Gallimard.
- Julliard V., 2019, « Fraser (Nancy) », *Publistionnaire. Dictionnaire encyclopédique et critique des publics*. Accès : <http://publistionnaire.huma-num.fr/notice/fraser-nancy/>.
- Litli A., 2014, *Figures publiques*, Paris, Fayard.
- Malbois F., 2019, « Identité publique », *Publistionnaire. Dictionnaire encyclopédique et critique des publics*. Accès : <http://publistionnaire.huma-num.fr/notice/identite-publique/>.
- Neumann A., 2018, « Negt (Oskar) », *Publistionnaire. Dictionnaire encyclopédique et critique des publics*. Accès : <http://publistionnaire.huma-num.fr/notice/negt/>.
- Privat J.-M., Fontaine L., 2017, « Public/Privé », *Publistionnaire. Dictionnaire encyclopédique et critique des publics*. Accès : <http://publistionnaire.huma-num.fr/notice/publicprivel/>.
- Proeschel C., 2019, « Bien commun », *Publistionnaire. Dictionnaire encyclopédique et critique des publics*. Accès : <http://publistionnaire.huma-num.fr/notice/bien-commun/>.
- Publistionnaire. Dictionnaire encyclopédique et critique des publics*. Accès : <http://publistionnaire.huma-num.fr/>
- Riboni U. L., 2016. « Juste un peu de vidéo » : la vidéo partagée comme langage vernaculaire de la contestation : Tunisie, 2008-2014, thèse de doctorat en sciences de l'information et de la communication, Université Paris 8 Vincennes-Saint-Denis.
- Richard G., 2019, « Identité nationale (de la France) », *Publistionnaire. Dictionnaire encyclopédique et critique des publics*. Accès : <http://publistionnaire.huma-num.fr/notice/identite-nationale-de-la-france/>.
- Ricœur P., 1969, *Le Conflit des interprétation. Essais d'herméneutique*, Paris, Éd. Le Seuil.
- Rosenwein B. H., 2002, « Worrying about Emotions in History », *The American Historical Review*, 107 (3), pp. 821-845.
- Searle J. R., 1969, *Speech Acts*, Cambridge, Cambridge University Press.
- Zeldin T., 1998, *De la conversation*, trad. de l'anglais par É. Diacon, Paris, Fayard, 1999.